

F L O R

Deuxième

« Discours »

I.

Combien aura-t-il fallu recouvrir le monde de mon reflet pour découvrir en pensée les pas d'une ballerine.

Combien aura-t-on recouvert ma pensée de mes reflets pour détourner mes pas de ce monde de voltige.

Jusqu'à ce que la langue ne soit pas plus qu'un mot - plume, cygne, vol.

II.

« Bien qu'on me fasse dire le monde, je suis toujours sur scène », me dis-je pour dire, en croyant devoir penser au Paris que j'ai laissé derrière moi. Non celui des bouffées d'air de l'arrogance, mais le paysage hostile de l'orgueil.

Qui peut être Flor ?

III.

Une Deux Trois

I.

Depuis quand ai-je abandonné toute prétention littéraire, si ce n'est celle qui consiste à discourir sur l'opportunité d'invoquer les discours, et les multiples des procédés autoréflexifs ?

J'ai écrit des ouvrages d'histoire : je me dois de parcourir parfois ces phrases, ces longues phrases, ces longues phrases sinueuses, mes longues phrases. C'est depuis lors.

C'est depuis lors que les paroles sont devenues une succession sans fin d'algorithmes, c'est depuis lors que le monde s'est transformé en un faisceau de signes - eux-mêmes truchements d'un agencement ordonné selon les lois indéchiffrables d'une mathématique formelle -, c'est depuis lors que le regard a souligné maintes fois (mille fois en vérité) la supercherie sémantique de la langue qui, associant naturellement le signifiant au signifié, entrave l'approche de la réalité du mot.

II.

Flor

Flor

C'est en lisant Ulysse que j'ai créé ton nom. J'ai toujours aimé l'alchimie, si bien qu'il n'a pas fallu grand-chose -

Puis, est venue la photographie et une courte biographie. Tout cela était bien réel ; alors, dans ma chambre parisienne, j'ai assassiné A. B., et j'ai ajouté un trait d'union en l'air.

Et je suis parti. Pour la première fois, je suis parti, entièrement, sans vouloir jamais revenir. J'ai décidé de haïr Paris, et j'ai haï avec plus de délice quand j'ai su que toi aussi tu avais quitté la ville, pour te déplacer au même lieu que moi.

Mais, face à la vitre du train, je me suis rappelé que les mots n'ont pas le sens qu'ils ont. « C'est à vous cette valise ? Oui, ce sont des livres d'art. Très bien, aucun problème. » Mes phrases étaient de la sorte à jamais affranchies, mais, toi, tu n'étais rien de plus qu'un nom. Au fol air de ces maux.

III.

Et un, et deux, et trois.

I.

Jadis, on m'avait soufflé les règles de l'art, puisque j'étais destiné à apprécier pour un temps les voluptés intellectuelles. Chaque syntagme devait évoquer son auteur, son lecteur, l'objet désigné, le mot lui-même, et son son.

Et ce n'était pas tout : l'intitulé se devait d'être dérisoire et ironique, coupable et juge à la fois. Or, apprivoisant ainsi la conscience, la nuit mes songes se dissipaient sans mot dire. Au petit matin ma langue claquait en mon palais, et je déclamais sans réfléchir : vos histoires, la littérature, de pâles phrases face à la hache du mage.

Dis neuf alors, sainte serpe : « L'histoire affirme sa supériorité sur le roman quand elle accepte de n'être que ce qu'elle est. » Mille motifs de fuite toutefois, et me voilà à me débattre contre la politique sociologique, la culture euphémique, le mondain académique. Las, revenait l'entrelacs de l'exégèse du discours, serpentant.

II.

Mais en scène la fraîche Flor est sur le point en bord de piste de s'élaner. Bride raccordée etc. : bribes de Flor.

En son monde, les phrases sans gravité se dissipent avant le sol. Flor aurait pu par cœur me souffler l'argument : parler, c'est à peine s'épargner quelques battements. Se serait bien toutefois gardée de prononcer pareille sentence. Le verbe est condensé - phrases sur phrases proscrites - et sans coup férir bondir. A l'orée des scènes, Flor se fait diverse pour une fois. Plus de laconisme sémiotique de mise, pas même les moues platoniques en série : elle replace ses pointes à l'infini, se tient les hanches à répétition, comme tourne en ronds.

Et alors

Et alors ?

Jetésdéveloppés

Entrechats

Entrechats

Sissone

III.

I.

six six cinq sept :

Combien avais-je pris l'habitude facile
De croire devoir dénigrer toute racine.
Au matin, le café offrait son goût sordide,
Et chic Prunelle amenait la mélancolie.

La pensée critique devait ainsi s'immiscer dans mes souvenirs les plus intimes : je rédigeai une autobiographie dans laquelle C***, mon amour d'enfance, paraissait sous le jour le plus funeste. Attesté.

Le désintérêt atteignit, pendant ce temps, son point ultime : je ne voyais la vie que comme un glacié d'une forteresse de verre qui devait cacher quelque secret imaginaire, métonymie de l'autre hypothèse. Confirmé.

Et le relativisme existentiel côtoyait habilement le radicalisme intellectuel, lui-même se refusant à se pencher sur un catalogue de maux, enfouis par la langue au fond d'une gorge interdite cela va sans dire. Délibéré.

II.

Flor fait corps.

Flor lace.

III.

Il est important, voire nécessaire, d'ôter au ballet l'épithète facile et accommodant de « classique » pour saisir sa nature réelle. A dire vrai, on serait tenté d'affirmer que cet exercice linguistique - cet effort, dirions-nous tant la technique et l'esthétique de la danse en pointes sont associées, dans l'imaginaire collectif, au pur classicisme - s'avère indispensable pour pouvoir regarder le ballet tel qu'il est. Qu'est-ce d'ailleurs que ce classicisme supposé ? Somme toute, chacun sait que le Lac, ce paroxysme de la danse classique d'une blancheur singulière, qui frappe le spectateur en pleine tête jusqu'à ce qu'il ressente un sentiment proche de l'écoeurement - un effet que, par contraste, le second acte d'Odile ne fait que renforcer - doit être plutôt rangé dans la catégorie des ballets romantiques à l'instar de toutes les œuvres ou presque de Petipa, certes non dans le sens de ces sortes de drames bourgeois du début du long siècle, mais apparaissant comme des spectacles à l'imaginaire onirique et éclectique, truffés d'une pantomime lourde, de telle sorte que, s'ils étaient exécutés aujourd'hui comme ils avaient été montés à l'époque - c'est-à-dire d'abord en les dansant très mal à l'aune des critères que l'on connaît qui ont cours dans les grandes compagnies de ballet depuis deux ou trois décennies - ils nous sembleraient des divertissements obscurément sauvages, illuminés au mieux par un ou deux coups d'éclat de génie, où une représentation de music-hall serait agrémentée d'habiles tours de magie...

Première

- Origines -

I.

Un matin, avant que je ne décidasse de quitter Paris, je me réveillai avec cette phrase en tête : « Tout se trouve dans ce que ton esprit a exigé de ta personne ; c'est ici, non ailleurs, que réside le tragique. »

Je me débattis avec cette idée la journée durant, avant de me souvenir de ce qu'en effet mon regard fut, après la rédaction de mon premier livre, happé, littéralement, par toutes les lumières. La couleur écarlate d'antiques écharpes en soie volant aux cous des dames, les maillots bariolés des gamins sortant d'une mer glacée, les fenêtres de la ville qui s'allumaient l'une après l'autre tandis que ma langue, elle, se déliait.

Mon regard cherchait à se défaire de la noirceur sans renier la profondeur. Mon réflexe fut d'abord de tout voir ; et puis il me fallut tout traverser.

Cette vie dura sept ans, au mois près.

II.

Je me suis souvent demandé à quoi Flor pouvait bien penser le soir. Je me suis convaincu qu'elle ne pensait très probablement à rien ou presque.

J'ai cru y voir, les jours de pluie, le motif d'une élection de l'âme, j'ai voulu croire, les jours de beau à l'ascendance absolue de mes verbes.

La neige me surprenait à l'imaginer contempler la neige.

III.

Ce n'est pas le moindre paradoxe que le propre de l'esthétique de la ballerine, la hissant à la hauteur de son partenaire de sorte que cette action d'élévation a la vertu de prouver sa supériorité technique, tout en démontrant l'autorité du ballet sur d'autres danses qu'il se plaît à mimer pour mieux les surpasser, repose sur son pied. On s'entendra sur ce que c'est la pointe qui confère à la ballerine cette visualité scénique incomparable, comme si le bec d'une plume avait été remplacé par la lame d'un fleuret qui aurait ponctué chaque période d'une touche.

Or le pied de la ballerine est mutilé, abîmé, écorché. Sa cheville a été astreinte à une multitude d'exercices, ayant pour objectif sa déformation. Monter sur pointe : ce processus de longue haleine n'est pas pour peu responsable de cette prise de hauteur de la ballerine en rapport des souffrances quotidiennes, ce qui, à tort, associe son image à une humeur hautaine. Chaque fois qu'elle empaquète ses pieds à l'intérieur de ses chaussons dorés, la ballerine prend, en l'espace d'un instant, la juste mesure de son parcours jusqu'à la scène.

Mais, quand elle redescend de ses pointes, la ballerine n'aspire à rien d'autre qu'à une vie normale. Sa quête est touchante, omettant toute banalité. C'est grâce à sa démarche sincère que ses pas approchent l'équilibre.

I.

Dans l'appartement de mes parents, alors qu'ils me parlaient d'une chose ou l'autre à mon retour de Paris, contemplant la chambre que nous partagions avec mon frère lorsque nous étions enfants, je me surpris à formuler l'hypothèse que tout était venu de là : des voix auxquelles depuis toujours je n'ai pas su échapper. Il avait fallu être seul, et crier.

Tout me revint en chaîne : les cohabitations successives que j'exécrais, le très long malentendu avec madame qui nous avait consumés tous deux, les faux amis, la fausse vie, les mensonges, les faux mensonges, les fuites incessantes, à droite à gauche, intérieures, extérieures. Français, langue étrangère.

Il avait fallu, à trente ans passés, être seul pour crier sept ans durant. Jaillissent à présent des flots de phrases torrentiels, à l'écrit, à l'oral, en songe, en pensée, des millions de mots, superposés, agencés, structurés – l'invention d'un nouveau genre, d'un nouveau style, d'un nouveau procédé, d'une nouvelle langue – des revues littéraires odieuses, des correspondances assassines, des simili-romans faits de fausses autofictions. Bientôt, le français ne suffit plus au festin des muses, viendraient alors s'ajouter l'anglais, l'allemand, l'italien, puis pourquoi pas le hongrois, et enfin le russe, que venait m'enseigner, au sommet d'un immeuble parisien de six étages dans le vingtième, une native de Novosibirsk d'un mètre nonante-cinq de haut, affublée de deux initiales d'

une patineuse artistique ...

II.

Que pense Flor de son art ? Peut-être, s'avoue-t-elle à elle seule que le ballet est d'abord féminin (comme sont masculines l'histoire et les guerres qui la font). Pourquoi ? Cela Flor se refuse à l'expliquer.

III.

On est frappé de ce que, quand la ballerine accepte de parler de la danse, elle ne choisit que les termes les plus simples, évoquant les inévitables obstacles qui se dressent devant sa pratique, surpassés cependant grâce au sentiment de plénitude qu'elle lui procure, employant un vocabulaire diplomatique pour évoquer avec la correction requise les relations qu'elle entretient avec ses partenaires, éludant toute intrusion trop prononcée dans le jardin de la création chorégraphique.

I.

A Paris, je m'étais exposé - essentiellement.

Plus ou moins volontairement, je m'étais inventé un jeu consistant à me mettre au jour dans une position délicate pour mieux souligner les exercices d'équilibriste que j'affectionnais depuis l'adolescence et, par cette entremise, écarter les objections supposées que

j'attribuais à des interlocuteurs - vrais ou fictifs - dans un effet de miroir, créé en mon esprit.

C'étaient, en métaphores, des mouvements de danse ; à la même époque, je commençai à m'intéresser au ballet.

II.

Siegfried ayant déclaré son amour pour Odile, Odette est condamnée à rester un cygne.

Je lis un récit de mots sur des mots, eux-mêmes discourant sur quelques discours.

Soudainement, l'âme du Prince se sent transportée par les atours irrésistibles de la parure du cygne noir : Odile.

J'entends une explication cherchant à bout de bras la radicalité du monde, se complaisant dans l'extrémisme.

Moment de la danse espagnole où la ballerine exécute crânement sa variation face à ces quatre matadors.

Que virevoltent les attaques assénées contre les contre-vérités sur le passé, condamnées pour ce seul tort.

Sur la scène de l'Opéra, un cygne, seul, battant de l'aile.

La main désigne la poitrine, puis elle se place, les doigts levés, au-dessus de la tête, avant que les deux bras ne se dirigent vers le ciel, les deux mains tournées à l'extérieur.

J'écris : « Histoire : mise en narration sur un mode explicatif d'une réalité passée, le plus souvent extradiscursive, qui se donne à voir par la critique de discours de sources, contemporaines à cette réalité. »

III.

Alors que je me promenais un dimanche dans les rues ensoleillées de La Tour-de-Peilz, j'aboutis bientôt à une réflexion qui me sembla définitive, si bien que je finis par devoir l'écrire : c'est là, parmi les lieux les plus chers de notre enfance, que sont contenues les vérités les plus profondes, autant que les plus insignifiants mensonges.

Ce jour-ci, j'étais sorti de mon appartement que j'avais loué temporairement à la Rue Louis-Meyer à Vevey à trois heures pile de l'après-midi. Je m'étais dirigé vers les quais du bord du lac dans le but inconscient, ou du moins informulé, d'atteindre La Tour-de-Peilz. Bien que je fusse arrivé à peine quelques jours auparavant de Paris, j'avais déjà adopté le pas sûr et confiant des citadins habitués des lieux, regardant de temps en temps à gauche et à droite pour feindre de chercher du regard une éventuelle connaissance qui aurait eu, comme moi, le chic un peu campagnard d'opter, après

un dîner trop copieux ou la lecture de la Tribune (ou les deux activités effectuées successivement, ce qui est d'ailleurs l'hypothèse la plus raisonnable), pour la traditionnelle promenade du dimanche après-midi. Passant l'angle du Château de l'Aile qui débouche sur la Place du Marché, méditant comme tout Veveysan qui se respecte la présence de trop nombreuses voitures parkées au beau milieu de la ville, le paysage escompté fut offert à moi : une authentique image hodelérienne, le sommet du Grammont baignant dans les nuages, alors que le lac, noyé dans les rayons du soleil, dessinait quelques vaguelettes innocentes, réverbérant des couleurs chatoyantes. Il faisait chaud ; j'ôtai ma veste. Cependant, tandis que je m'étais placé comme il se doit dans la voie des passants qui marchaient en dandinant d'un château à l'autre (celui de La Tour-de-Peilz en l'occurrence), je fus frappé d'un éclair de lucidité. Quelques minutes suffirent pour que trois mots assassins jaillissent dans mon esprit : une station balnéaire. La ville de mon enfance n'était rien d'autre qu'une station balnéaire, cela ne faisait plus aucun doute. Les terrasses bondées où couraient entre de minuscules tables des serveuses sveltes aux teins halés, les marmots portant des casquettes mises à l'envers se démêlant pour obtenir une glace confectionnée, le souffle très agréable émanant du lac, les conversations, les rires, les sons étaient ceux d'une station balnéaire. J'étais sur le point de me convaincre de maudire cette retraite improvisée dans la Riviera, ayant cru

candidement que la frivolité parisienne pourrait être vaincue seulement par le pouvoir de mon passé, lorsque je pris la tangente pour jouer mon va-tout en suivant le chemin de mon ancienne école. Or, désormais, c'était un paysage différent qui m'entourait, commun en fait les dimanches à celui de toutes les petites villes de Suisse. C'est-à-dire vide pour l'essentiel. La Tour-de-Peilz, propre et silencieuse, me semblait d'une totale irréalité, ses maisons, ses jardins, ses fontaines, ses routes piétonnes, en carton-pâte. Cette impression ne fut d'abord pas dissipée par la vue du Collège de Bel-Air. C'était une bâtisse rectangulaire assez banale, datant probablement des années 1970, dont la seule audace architecturale, très légère au demeurant, résidait dans l'agencement de sa façade Ouest, presque intégralement composée d'une rangée de vitres. C'est pour cette raison d'ailleurs que les écoliers la croient à tort dirigée vers le Sud, ce qui leur vaut habituellement un mauvais point à l'interrogation de géographie de quatrième année, à moins que, comme moi, ils aient décidé, pour la seule fois de toute la scolarité, de tricher simplement, sentant bien qu'une anguille se cachait sous la roche du Léman de telle sorte qu'au moment de demander de sortir de la classe « exceptionnellement à cause d'un besoin urgent » (la maîtresse, une certaine Madame de Siebenthal si je m'en souviens bien et dont j'étais évidemment un peu amoureux, m'accorderait ce privilège puisqu'elle n'avait aucune raison de douter que, moi, le meilleur de classe, j'eusse pu commettre

une infraction au code de conduite), je me décidai à jeter un regard furtif sur le pupitre de l'enseignante afin d'apercevoir la réponse à cette question sournoise, ce piège incongru tendu à des écoliers de neuf ou dix ans, qui me fit pressentir sans que je me l'avouasse que si la beauté de la maîtresse allait de pair avec une sorte de cruauté, c'était que l'association de ces deux qualités offrait une leçon à valeur universelle, pouvant discerner alors cinq lettres majuscules, rédigées avec ce soin caractéristique de l'inspiratrice des premiers désirs de littérature française, synonymes pour moi de grâce : O U E S T.

Quatrième

« Littératures »

I.

Je lis sur la dernière page de mon carnet de notes ces quelques lignes que j'ai rédigées le dernier jour dans mon appartement que je louais à Paris dans une rue portant le nom d'un général à proximité du Champ de Mars. La ville était morte depuis des mois, et, à revoir cette écriture qui n'est pas la mienne, il me semble que je souhaitais m'assurer que son âme eût péri pour l'éternité :

« Suis-je allé à Paris uniquement pour prouver que la littérature ne détenait aucun privilège face au regard de l'historien ? N'ai-je pas découvert alors qu'avec ce passe-droit, tous les mouvements de la ville étaient maîtrisés ? Culbutant chacune des règles de l'art, j'ai frappé «le frontispice du savoir» des pires invectives. Tel fut «mon théâtre.» »

II.

Le spectateur entre dans la lourde bâtisse de l'Opéra Garnier en se devant de savoir, au moment où il a franchi le portail doré, ayant déjà pu percevoir la voix grandiloquente du vendeur de programmes, qu'il a osé s'engager « dans un lieu chargé de mémoires, marqué par des traditions pluriséculaires », codifié, hiérarchisé, le tout embrigadé dans « le grand récit de l'Histoire de France » et ses chapitres obligés que sont le faste somptueux des fêtes de Versailles, la modernité insatiable du XIXe siècle, la course effrénée des années

folles, le rayonnement de la Ville-Lumière dans l'après-guerre.

Le spectateur ne manquera pas de relever que cette espèce d'immense navire amarré au cœur de la capitale, au carrefour des boulevards haussmanniens, présente, par-delà la richesse inouïe de ses parures, des traits pour le moins éclectiques, sorte de croisement impromptu entre un néorococo clinquant et un style monumental éléphantinesque, comme si Garnier avait voulu jeter à la face de la bourgeoisie la sublimation de son chic frivole, engagé sur le vaisseau de guerre du Second Empire. Telle est la première impression provoquée par ce temple autoproclamé de l'art classique, abritant, comme on le sait, « la meilleure compagnie de ballet au monde ».

Ce spectateur fera fi de ce que le Palais Garnier est conçu de telle façon à ce qu'à moins de détenir un sésame de première classe, il est à peu près impossible d'apercevoir correctement les chaussons de danse des ballerines se poser très délicatement sur la scène de l'Opéra, « en une caresse », omission du regard bien dommageable compte tenu de « cette manière toute française qu'ont les anciennes élèves de l'École de danse d'exécuter les pas, avec un souci bien connu de la précision, du beau geste, très loin de la rudesse athlétique des danseuses russes », ces acrobates descendues aventureusement des lits à trois étages de la Vaganova Académie, qui « certes, ont parfois quelques traits de génie typiquement slaves »,

transparaissant dans l'audace du port de bras et l'énergie de leurs fouettés, mais « qui ne pourront jamais concurrencer l'élégance d'un style élaboré au XVIIIe siècle et qui n'a cessé depuis lors d'influencer les compagnies de ballet de la planète entière, de Russie en tête. »

Le spectateur, dans son engouement, devra enfin passer outre que la programmation, du moment qu'elle s'écarte des quelques canons obligés du ballet classique (dont la plupart ont en fait été recréés de toute pièce après la Seconde Guerre mondiale, et cela dans le cas de l'Opéra, un peu comiquement on doit bien l'avouer, par un Sibérien à l'allure à moitié barbare, peut-être d'ailleurs le seul danseur du Bolchoï à correspondre aux stéréotypes occidentaux sur le ballet russe, ce qui fut assurément la cause de son succès, cette épisode faisant suite à une première refonte du répertoire entreprise durant les années 1930 sous l'égide alors d'un Ukrainien arrivé sur le tard, qui obligea, aussi par des manières un peu brutales, les petites Parisiennes de l'Opéra, devenues de longue date des actrices pour ainsi dire ornementales, à se faire violence et à remonter sur pointes), du moment donc que l'Opéra daigne s'écarter de sa glorieuse tradition classique, il ne fait que suivre à la traîne les tendances à la mode du ballet contemporain, sans réel cran, voulant surtout plaire à son cher public et son provincialisme huppé typique de la capitale française, ce que Paris cherche constamment

à dissimuler sous des parfums capiteux et un trop-plein de mascara.

« Etriquée » : ainsi sera formulée l'implacable sentence.

III.

Je me suis amusé à recenser les hauts-lieux de la vie artistique des années 20 et j'ai pu constater que, des bas de Montmartre à Montparnasse, en passant par Saint-Germain et le VIIIe, il était possible de tracer un cercle sur la carte d'un diamètre d'à peine six kilomètres, la distance séparant Vevey de Montreux via La Tour-de-Peilz.

I.

Tout se passait comme si, à chaque page que j'écrivais, Paris perdait un peu plus de son faste culturel, se réduisant à ce qu'elle est matériellement, une concentration étouffante de constructions parsemées çà et là de monuments évoquant l'un ou l'autre événement glorieux qui, chaque fois, révélait, pour peu qu'on voulût s'y intéresser de plus près, une démission devant l'Histoire.

Vichy

II.

Dupont

III.

Fragonard et Mérimée

I.

Mai 68

II.

Le Parc

III.

Je partis, un matin, du Champ de Mars, sans rien dire...

Troisième

- Société -

I.

A l'époque où je rentrai en Suisse et alors que je m'apprêtais à débiter l'écriture d'un livre consacré au ballet, qui aurait tenté de mettre en scène la rencontre des langages verbal et chorégraphique, s'attirant et se repoussant comme deux aimants, le second permettant au premier de s'affirmer, ce qui, peut-être, offrirait en retour quelques mots aux ballerines pour se dire, un scandale éclata dans l'univers de la danse. Je ne m'en aperçus pas de suite, puisque j'avais décidé d'ignorer la course du monde pour que mon esprit pût plonger à l'intérieur de mon œuvre poétique. Pourtant je me rendis compte que chaque interlocuteur avec lequel je m'entretenais de mon projet littéraire exprimait une moue dubitative, et cet effet allait en s'aggravant de jour en jour. Je mis d'abord cela sur le compte du mépris bon enfant caractéristique de l'attitude du profane devant un art supposément aristocratique. Il me fallut quelque temps pour saisir ; tous les journaux évoquaient l'affaire.

Je fus tenté d'abord de me désintéresser de ce scandale, qui me paraissait avoir pu éclater dans n'importe quelle institution dotée d'une direction inadaptée. Bientôt, je fus cependant rattrapé par les mots des protagonistes politiques et médiatiques de l'affaire. La nuit, leurs phrases bourdonnaient dans ma tête. Ma conscience attendait-elle de moi que je réagisse ouvertement à l'événement, que, pour une seule fois, je me positionnasse très distinctement par rapport à ces faits ?

Je me souvins alors que quelque chose de semblable m'était déjà arrivé par le passé. Tandis que je débutai ma thèse d'histoire économique, avait commencé une succession de scandales qui ne cessèrent pas tout le temps que dura la rédaction de mon ouvrage. En ce cas, la contemporanéité de mon sujet historique m'avait parue bienheureuse : elle souligna l'actualité et l'importance de la thématique, tout en mettant en évidence la profondeur qu'apportaient la longue durée et la prise de distance historique face à la réactivité des analyses journalistiques. Mais si, quelques années auparavant, l'éclatement de ces multiples affaires avait eu tendance jusqu'à un certain point à évoluer en harmonie avec ma vision du monde, dans une consonnance relative, il en irait tout autrement cette fois-ci. Je pris la décision que mon ouvrage en cours en deviendrait ainsi le démenti formel.

« Quoi ? de la drogue chez les artistes à Lausanne ? Sans blague, t'as déjà vu un ballet ? C'est des gens qui se prennent pour des cygnes, je vole. »

« On pense que pour être performant, il faut se torturer, il faut abimer son corps, il faut être maigre, il faut être quasi un saint esprit. C'est pas vrai, c'est pas vrai. Et pis si c'est ça le sport, arrêtons les frais... »

« Lorsque vous avez une espèce de despote qui gère un groupe d'enfants qui est isolé de ses parents et qui vise la performance il les maltraite, par définition. J'ai vu des images des pieds de jeunes danseuses qui font ces

pointes (« oui, oui, c'est affreux ») ces pieds sont massacrés, du mauvais traitement. »

« Parce qu'il faut remplacer les concours d'orthographe par des concours de poésie. C'est une soumission à une discipline, c'est une soumission à une procédure, et ça ne peut pas être fait sans violence. »

Sous couvert du procès des dysfonctionnements d'une compagnie de ballet, ce qui était mis en cause, c'était l'existence de l'art lui-même.

Et ma détestation de la sociologie, avec son appareil d'indignations feintes qui ne recèlent qu'un conservatisme latent en toc visant à protéger une position incertaine, ses successions de néologismes risibles révélant des inclinations pseudo-scientifiques d'un autre âge, son système de pensée fondé sur l'ignorance de tout ce qui compte en ce monde, son incompréhension de l'art, des mots, de la vie, tout cela me sauta à la gorge. C'était moi maintenant qui me sentais dans le droit de m'indigner devant cette exposition ostentatoire de la bêtise et de la médiocrité cachée derrière un humanisme de bric-en-broc. Alors, je sus que, par-delà les circonvolutions, mes pas m'avaient conduit jusqu'à la dernière étape, je rentrais à bon port.

II.

On n'affirmera jamais assez le principe épistémologique qui devrait régir l'élaboration de toute pensée sur le

monde, selon lequel les « sciences sociales », soit au premier chef la sociologie, la politologie, l'économie et la psychologie, sont condamnées, linguistiquement, à rester dans une position d'infériorité à l'endroit des arts et de la science dure, précisément parce que les premières revendiquent leur caractère social, tandis que les seconds contiennent, par essence, une dimension irréductible garante de leur pertinence. Il incombe dès lors à chaque historien de s'engager dans un procès de longue haleine visant à une sorte d'extraction du temps présent, ce qui passe paradoxalement par une conscientisation de l'historicité de son propre discours, cela sans jamais recourir aux artefacts conceptuels des sciences sociales, si bien que l'histoire puisse revendiquer sa place parmi les savoirs, quelque part entre la narration littéraire et l'enquête criminologique...

III.

Au même moment où ce soi-disant scandale éclata et où je commençai l'écriture de mon livre, je m'intéressais aussi à l'histoire suisse de la Seconde Guerre mondiale.

C'était moi maintenant qui me sentais dans le droit de m'indigner devant cette exposition ostensible de la bêtise et de la médiocrité cachée derrière un humanisme de bric-en-broc. Quelles pouvaient être en effet ces interprétations académiques, soi-disant savantes, ignorantes en fait de tout, de l'histoire internationale, des sources étrangères, jusqu'à Hitler lui-

même ? Sur ce point, l'histoire suisse rejoignait dans sa myopie sa consœur parisienne, préférant cependant les maladresses burlesques aux fantaisies bouffonnes de la capitale française. Ce fut alors que je pris une décision audacieuse : je décidai d'aller habiter chez Flor. Le verbe trouvant progressivement le sens qui lui était dû, je me sentais capable de transformer la fiction en réalité.

Flor logeait, depuis son arrivée en Suisse, qui datait du moment où j'avais achevé mon premier livre d'histoire, dans un petit appartement au rez-de-chaussée d'un immeuble lausannois. Il était presque comique de l'imaginer rentrer chaque soir depuis les locaux de sa compagnie de ballet pour aller cuisiner des plats sans calories dans son studio d'une vingtaine de mètres carrés, séparés d'une rue à sens unique par un mince parterre triangulaire de gazon affublé d'une grille inutile, qui semblait avoir été posée dans l'unique intention de rendre plus hostile encore l'habitat de Flor. Immanquablement, ses stores restaient baissés du matin au soir, comme si la ballerine préservait quelques secrets inaccessibles à chacun des mortels. Car Flor se dérobaît au monde, et ce n'était que les dimanches qu'elle daignait dévoiler ses deux larges fenêtres, laissant alors pointer, par-delà les épais rideaux en coton, un léger filet de lumière, traversé d'une ombre mouvante, mi-physique, mi-onirique, qui était créée par la proximité de sa figure longiligne de la lampe murale : Flor dansait.

Cinq étages au-dessus, dans un appartement que j'avais voulu plus avenant, je tentais tant bien que mal de me

convaincre que j'avais fait le bon choix de déménager depuis Vevey à Lausanne, à une vingtaine de mètres à la verticale au-dessus de la tête de la ballerine. « Oui, oui, me disais-je tandis que des voisins improbables me tenaient au quotidien des propos improbables, j'avais le droit à ma ballerine » ; après tout, mon être n'avait-il pas toujours exigé que mes relations amoureuses fussent en accord avec la sophistication de ma pensée ? De telle sorte que, celle-ci ayant désormais gagné en esthétique et en technique, il était temps de passer à la vitesse supérieure et d'acquérir, en récompense, la femme nec plus ultra : la danseuse classique. D'autres justifications, plus raisonnables, mais tout autant douteuses, me venaient à l'esprit : Flor était française sans être parisienne ; Flor était née, au jour près, dix ans après moi (mais, comme elle avait été internée à l'âge de treize ans à l'école de danse, ce qui marquait déjà le début de sa carrière, nous devions avoir acquis la même maturité) ; Flor était brune, jouait du violoncelle, avait les cheveux lisses ; Flor mesurait un mètre soixante-dix ; Flor Flor etc.

J'avais donc commis la plus grande erreur de ma vie, celle d'habiter dans la maison de Flor sans posséder aucune excuse valable pour rentrer en contact avec elle. Une vilaine tristesse m'envahissait, un sentiment plein d'aigreur, redoublé d'un mépris à l'encontre de ma propre personne. Vie fichue, condamnée à une solitude éternelle - et je me surprénais à professer de sourdes insultes en direction de toutes les autres femmes que je croisais dans la rue, cauchemardant la nuit, avant de me

réveiller en sueur pour mieux me convaincre que j'étais parvenu pour l'éternité à me mettre moi-même en situation d'échec et mat. Tout juste n'y avait-il que quelques étoiles russes qui pouvaient temporairement me faire oublier le spectre mouvant de Mademoiselle Flor et sa traîne de signes, d'images et de rêves. Encore que je parvinsse parfois à m'assurer de ce que la ballerine bretonne tenait, oui, un quelque chose de Svetlana. Alors le grincement du radiateur me faisait rire, et je devais me révolter contre ce rire par un second rire.

Un jour, cependant, me décidant à entreprendre quelques affaires ménagères pour tromper l'ennui, j'eus la chance de croiser, pour la première fois, Flor. J'avais bataillé ferme pour condamner à la cave une table qu'il m'était venu à l'idée de couvrir de peintures un soir de novembre : quelles significations pouvaient bien être attribuées à cette mise au placard d'un mobilier décoré, selon un agencement périlleux, à cheval entre des skis alpins, une vieille radio Kaiser et des dizaines de cartons de documents historiques récoltés aux quatre coins de l'Europe ? J'en restais à de telles réflexions triviales pendant que je gravissais les vingt-sept marches qui menaient à la porte de la cave, celle-ci se trouvant à deux pas de l'entrée de l'appartement de Flor. Parvenu au sommet de l'escalier, dans le couloir, je compris que c'était Flor en personne qui se trouvait maintenant en face de moi, marchant d'un pas rapide vers son logement sans prêter gare. Qui était Flor ? Une femme svelte et élancée, coiffée d'un grand chignon, érigé

verticalement au-dessus de sa tête, ce qui allongeait sa silhouette. Mais, à ma stupeur, Flor était surtout une jeune femme, habillée à la manière d'une jeune femme.

La tristesse céda à l'angoisse, elle-même disparaissant devant une sorte de déchaînement à l'intérieur de mon âme qui n'en finissait plus de crier, de hurler. La raison m'était évidente : les ballerines, croyais-je, m'avaient vacciné de la futilité de la beauté féminine, au point qu'à l'exception des ballerines cela va sans dire, ce critère ne me semblait plus devoir jamais rentrer en ligne de compte. Or, voilà que ma ballerine ressemblait non seulement à l'archétype d'une ballerine, provoquant son lot de désirs et de culpabilités, mais elle avait en tout point l'allure d'une jeune femme. En à peine une demi-seconde, Flor avait ruiné les fondements de sept années d'une patiente construction psychologique. Le désir initial avait maintenant cédé la place à un sentiment plus ambigu, un mélange de haines sans objet et d'émotions limpides, trop positives, profondément monstrueuses - *j'aimais Flor*.

Cinquième

Histoire

Peut-être...

... peut-être que ceci, ce cri du cri, cette pantomime de l'abject, augmentée par la répétition d'un croassement assourdissant, qui s'amusait à s'additionner, en un jeu d'ombre et lumière, au son du frétillement des plus fines plumes actionné par la brise du matin, eh bien tout cela n'était qu'une révolte contre l'insoutenable superficialité dans laquelle baignent complaisamment des centaines de milliers d'universitaires, intellectuels autoproclamés, vendeurs consacrés de pacotilles, le résidu de ce surnombre, en phase avec notre sens contemporain de la démesure, étant, lui, condamné comme depuis la nuit des temps, sinon à l'inexistence, du moins à l'invisibilité, ce qui revient aujourd'hui au même, à vrai dire, puisqu'à cause précisément du grand bradage universitaire de billets, de papiers, de travaux, d'articles, d'ouvrages, en tout genre, ils n'auront pas une seule chance de se sauver à l'avenir de l'oubli. Là-dessus, je me mis en tête de dépouiller les archives de Lifar à Lausanne : une série de dossiers, dont les silences en disaient long sur le personnage. Puis il y avait aussi un document filmé : le danseur sautillait, sur une scène à Montreux, et la vidéo se finissait sur un cortège floral ... de la sorte, étais-je enfin arrivé devant la salle où allait se tenir, dans quelques minutes à peine, une représentation de ballet.

I.

Entré sans le vouloir par la porte des artistes pour accéder au spectacle, je m'étais perdu dans les couloirs de ce lieu consacré à la danse, hors du temps,

échappant, me semblait-il, à cette superficialité qui, depuis mon retour en Suisse, me collait à la peau. Je pouvais à présent croiser les ballerines déjà apprêtées, mais dont la coiffure était défaits, ne portant pas encore cet élégant chignon si caractéristique de la danse et sans lequel elles conservent quelque chose d'inquiétant, même un air un peu sauvage, ou peut-être plutôt un soupçon involontaire d'une domination naturelle qu'elles tâcheraient de dissimuler derrière l'application exigée par leur art. Après que j'avais pris le plaisir de briser entre ma langue et mon palais les mille-et-une comptines intellectuelles inventées dans le seul but d'ignorer les évidences impitoyables de l'histoire, combien sentais-je ma démarche légitime devant ce foisonnement de signes. Bientôt, quelques danseurs aux muscles saillants accueilleraient mes salutations en levant le pouce, enjoués de ce qu'ils pourraient être enfin en présence d'un spectateur authentique, après d'innombrables mois d'interruption des représentations. M'enjoindrait-on de vivre ? Je ferais alors un pas sur la scène, et je pourrais sentir mes chaussures s'enfoncer de quelques millimètres dans le linoléum, un imperceptible fléchissement du sol, le témoignage véridique de mon retour dans le monde.

II.

Durant le spectacle, la proximité des danseuses offrait le privilège, non seulement d'entendre le son des pointes

sur la scène, mais de percevoir au plus près leur souffle, si bien que plus la variation durait, plus la respiration augmentait et s'accélérait, l'intensité de la danse s'en trouvant soulignée. Aux mouvements du corps en musique, aux effets mimétiques et cinétiques, à la géométrie des membres et de l'ensemble, s'ajoutait un autre langage, plus intime encore parce qu'il partait du cœur lui-même et qu'il ne pouvait être qu'imparfaitement maîtrisé, comme si la danseuse se devait malgré elle de lever très succinctement le voile sur la pratique de son art, sur les dizaines de milliers d'heures de sueurs et de douleurs qu'elle avait accumulées en studio pour faire jaillir de sa chair ces phrases chorégraphiques destinées à devenir plus naturelles que le verbe. Ce qui aurait pu constituer une déficience, une insuffisance malencontreusement mise en évidence par la disposition scénique, ancrerait l'œuvre dans la contemporanéité artistique sans pour autant qu'elle cédât au formalisme. Ce à quoi les spectateurs assistaient, c'était un art de l'existence au service duquel s'était mise tout entière une existence pour l'art.

III.

Après le spectacle, sur mon billet, j'écrivis un mot de félicitations que je déposai dans le casier de Flor. Celle-ci en a-t-elle sorti le soir même la boîte transparente qui avait dû contenir quelque légère collation destinée à

être consommée une heure avant la représentation afin qu'elle disposât de l'énergie nécessaire à l'exécution du pas de deux qu'elle devait danser à la fin de la seconde partie du ballet ? Le billet, disposé hasardeusement sur le haut de cet objet en plastique dont la présence semblait un peu insolite en ce lieu, est-il tombé à terre, après avoir effectué deux ou trois tours dans les airs, montrant un 13 ou un Bravo!, donnant à voir de la sorte son pile chiffré ou sa face enthousiaste ? La ballerine s'est-elle encore senti le cœur, à cette heure avancée de la soirée, de s'intéresser à cet événement anodin et de s'accroupir vers ce papier ordinaire pour découvrir que quelqu'un s'était intéressée à elle ? A-t-elle seulement réfléchi une seconde à l'idée que, si elle le souhaitait, elle était aisément en mesure de savoir qui était cet inconnu au moyen de la liste de présence des spectateurs qui devait avoir été conservée pour quelque temps dans le disque dur de l'ordinateur de la secrétaire de la compagnie ? Cette supposée curiosité s'était-elle montrée assez vive pour qu'elle survécût à la nuit et que, le matin, la ballerine se fût décidée à interroger sur un coup de tête ladite secrétaire, afin de se divertir ou de tromper la monotonie ? Et alors, si elle avait eu finalement le désir de se pencher une minute ou deux sur mon cas, elle aurait découvert des milliers de mots, de chiffres, de graphiques, de tableaux, de notes infrapaginales, des références bibliographiques, des paragraphes de même dimension, apposés les uns après les autres sur des pages, encore des pages,

précédées de titres longs et savants, sonnait peut-être pour Flor comme autant d'obscures litanies, antiques ou baroques que sais-je ?, étranges certainement, mais dont la poésie pointait dans l'excentricité mesurée de mon histoire.

Paris, Vevey, Lausanne, 2021
Venise, 2024.